

Grégoire Solotareff, libre comme loup

*Leçon de légèreté et d'indépendance donnée
par le célèbre auteur jeunesse de 65 ans qui continue
de multiplier les projets.*

La première fois que j'ai rencontré Grégoire Solotareff, c'était il y a presque trente ans. J'avais trois ou quatre ans et mes parents m'ont mis dans les bras deux albums géniaux de l'auteur. 1) *Loulou*. Un petit loup noir qui file sur fond rouge et qui rencontre Tom le lapin. Des doubles pages sublimes et drôles sur la découverte de l'autre, sur la peur qu'il peut provoquer et l'acceptation de la différence. La nuit, parfois, je revois encore les grandes dents de Loulou. J'ai un peu peur. 2) *Mathieu*. L'histoire d'une souris-enfant tyrannique imposant sa volonté à tout le monde mais se retrouvant, du coup, toute seule. Peut-être que ma mère me la lisait pour me faire passer un message. J'aimais, outre l'histoire, sans mettre les mots dessus bien sûr, ce trait de peinture épais, ces coups de pinceaux irréguliers qui semblaient donner du relief aux pages.

La deuxième fois que j'ai rencontré l'illustrateur jeunesse de 65 ans, un des plus connus de notre temps, c'était en mars de cette année, dans l'atelier de lithographies "A fleur de pierre". Il préparait une gravure pour une exposition collective au Pulp Festival, à la Ferme du buisson en Seine-et-Marne, ce week-end. Dans un lieu hors du temps, filmé par sa compagne depuis quinze ans, l'illustratrice Kimiko, il maniait prudemment le crayon et l'encre de Chine, sur la pierre calcaire, avant que l'acide nitrique et la gomme arabique fassent leur œuvre.

La troisième fois, ça s'accélère, c'était une semaine après, dans son atelier, sous les toits, dans le Marais, une vaste pièce de 50 m² éclairée de toutes parts, provoquant un bonheur instantané à tous les visiteurs, avec une large bibliothèque peuplée par la Pléiade et des livres de peintures, des sculptures, ses propres œuvres, des dessins au mur, une toile, le Lapin de Picasso, planquée dans un coin, et tout un fatras organisé, récit de trente-cinq ans de création. Depuis 1998, il vient là chaque matin, à pied, de chez lui, près du Panthéon, traversant la Seine, qu'il pleuve ou qu'il vente pour, le temps du trajet, mâchonner dans sa tête ses projets.

Solotareff s'installe dans le canapé, et de sa voix douce, tranquille, nous propose une chaise vintage en cuir confortable et un café. L'auteur aux 150 livres, dont le fameux *Loulou* (1989) vendu à plus d'un million d'exemplaires, fourmille de projets. Outre l'expo du Pulp, il prépare un album à rendre dans les deux semaines. Il doit s'envoler au salon du livre de Bologne dans le cadre de ses activités de directeur de collection à l'école des loisirs, dont il est un historique. Et il a encore les yeux qui brillent lorsqu'il évoque son exposition de sculptures en bois dans un petit village de Bretagne. Pourtant, peut-être est-ce le sentiment d'être à l'abri du tumulte urbain dans son atelier, mais, il a l'air d'avoir tout son temps. "Ma recherche permanente, c'est d'essayer de faire quelque chose où je me surprends un tout petit peu, commence-t-il à expliquer. Le travail est solitaire. On rentre dans soi-même et on essaie d'oublier tout ce qui est résultat. On bosse, on croit à ce qu'on fait, et on continue de bosser, même si c'est sur des lapins. Dans la mesure où on admet qu'on fait des choses pas graves, il faut donner et se donner du plaisir. J'arrive encore à m'amuser parce que je me raconte des histoires que je ne connais pas encore. C'est léger, ce n'est pas un combat pour la vie, ce n'est pas grave."

Emmanuel, son fils scénariste, raconte : "Lorsqu'on travaille ensemble, moi je suis en flux tendu à balancer des conneries, lui, il est plus dans la réflexion, il faut qu'il réfléchisse de son côté, puis qu'il revienne." Ils ont signé de concert des films d'animation et préparent le script d'un premier long métrage. "Entre nous, c'est une collaboration ludique, ajoute Nadja, grande illustratrice et sœur de Grégoire Solotareff avec qui elle a publié plusieurs histoires. On avait l'habitude d'échanger enfants pour se marrer et ça a continué : quand je lui envoie un dessin, je veux qu'il se marre." Toute la famille, ou presque, trempe dans l'art. "C'est une mafia", s'amuse Emmanuel. La fille de Grégoire Solotareff tient une galerie en ligne et il a même poussé sa mère, Olga Lecaye, alors âgée de plus de 70 ans, à montrer ses très beaux contes peints.

.../...

.../...

Leur histoire à tous raconte le siècle dernier. On est Solotareff du côté d'Olga, famille de Russes qui avaient fui la révolution et s'étaient installés en France par amour du pays et de sa culture. Jeune adulte, elle épouse, à Alexandrie, en Egypte, un médecin chrétien d'origine syrienne, Henri El-Kayem, lui aussi francophone. Grégoire y naît. La famille quitte le pays après l'arrivée au pouvoir de Nasser et la crise de Suez en 1956. Direction Beyrouth, et ses tensions grandissantes. Le plasticien dit de ce passé : "Je suis plus synthétique en m'adressant aux plus jeunes. Je sens moins les adolescents et les jeunes adultes, sans doute parce que je suis plus proche de ma petite enfance. C'est étrange parce que c'est exactement la période à laquelle j'ai vécu à Beyrouth, moment très difficile et dangereux pour mes parents. Mais moi, j'étais très heureux." La famille doit une nouvelle fois faire ses bagages, pour, enfin, la France. Son père s'installe comme pédiatre dans les nouveaux grands ensembles des Mureaux (Yvelines), change son nom pour Lecaye. L'électeur de Hamon, qui garde de cette errance un amour des voyages et un rapport intime et étrange à la France, découvre l'école à 12 ans. Il n'aime pas la discipline, l'uniforme, les horaires fixes. Mauvais souvenirs : répulsion encore aujourd'hui pour l'adolescence et la contrainte. Ces dernières années, il a été très occupé par l'animation et semble presque le regretter : trop cher, trop long, trop ingrat. Il lance : "J'ai eu un César [en 2014, pour *Loulou et l'incroyable secret*] pour un film que je n'aime pas. En même temps, il n'y a pas beaucoup de candidats." Ce n'est pas drôle, mais ça me fait rire qu'il ose le dire.

Je n'ai pas tout écouté de ce qu'il racontait, cette idée de liberté, acquise à travers son art, le parcours familial et son caractère, me suffisait. Je flottais avec dans son atelier. A 30 ans, Grégoire Solotareff, qui nous parle avec passion de l'ogre Picasso, du malin Miró, de l'humble Bruegel, de l'humour de James Ensor, des gâteaux pop de Wayne Thiebaud ou de son rapport sensuel à la peinture, n'était pas illustrateur. Il était médecin généraliste, notamment à la Réunion. Il avait imité son père, ne s'était jamais vraiment demandé ce qu'il voulait faire de sa vie. "A un moment donné, je me suis dit : "Si je suis malheureux, qu'est-ce qu'il me reste comme possibilités ?" Dessiner. C'est ma façon d'être avec moi-même." Et il nous susurre, à tous, de ne pas avoir peur de prendre notre envol. Il n'est jamais trop tard.

par Quentin Girard
(Libération - jeudi 4 avril 2019)

<https://next.liberation.fr>